

## **Une montagne mise en valeur – les monts Nilgiri (Tamil Nadu, Inde).**

Christelle HINNEWINKEL, géographe, Bordeaux III

Les monts Nilgiri, situés dans la chaîne des Ghâts occidentaux du Deccan indien, sont une montagne dite "bleue" (Tam. *nila+giri*, "bleu+montagne") comme de nombreuses montagnes tropicales. Cette région formée de sommets parmi les plus élevés des Ghâts est le massif le plus large de cette chaîne de montagne. Petit massif culminant à 2 636 m, les monts Nilgiri se caractérisent par leurs spécificités environnementales mais surtout par l'histoire singulière du peuplement.

Aujourd'hui, les Nilgiri sont une montagne densément peuplée (300 hab/km<sup>2</sup>) mais aussi très étudiée. En effet, ce petit massif montagneux se distingue par le nombre considérable de textes écrits à son propos et notamment d'études sur sa diversité culturelle et environnementale. Restés à l'écart des fortes densités de population environnantes pendant plusieurs siècles, les monts Nilgiri ont connu depuis l'occupation britannique d'importantes mutations qui ont remis en question non seulement la diversité des relations société-environnement (des choix de mise en valeur) mais aussi les relations avec la plaine.

L'un des dangers du travail présenté ici est de se perdre dans la richesse des données bibliographiques ; et un autre est de vouloir trop simplifier la complexité des processus. Le texte proposé ici a pour ambition de dessiner quelques perspectives sur l'avenir de la mise en valeur du haut pays et peut-être de permettre la mise en place de moyens pour un développement futur.

### **I - La montagne est toujours là**

Même si la construction des nombreuses routes a facilité la communication avec la plaine (ouverture de la montagne) et si l'occupation du sol a changé le paysage de cette région (forêts et pâturages ont laissé la place aux cultures), la montagne est toujours là par ses conditions biophysiques et par son histoire mais surtout par la présence de ceux qui l'habitent.

#### **A - Présence par les conditions biophysiques : pentes, altitudes, climats, endémisme...**

Les choix de mise en valeur dépendent de la nature des relations entre les sociétés et leur environnement. Ces relations ne sont pas linéaires ; les civilisations et l'histoire se construisent en fonction des lieux mais ces derniers sont transformés par les différentes pratiques et évoluent au cours de l'histoire. *"En dehors des limitations désertiques, la carte générale de la répartition de la population dans le monde s'explique avant tout par la civilisation et par l'histoire"* (Gourou P., 1973). La relation à l'espace et à la nature d'une société est multiple. Elle met en jeu des processus d'adaptation à cet environnement. Et en même temps, des processus de transformation de cet environnement sont développés en fonction des besoins de la société et pour s'affranchir des conditions environnementales vécues comme étant contraignantes.

**Séminaire Jeunes Chercheurs**  
**« REGARDS PLURIDISCIPLINAIRES SUR L'ASIE DU SUD »**

Depuis longtemps, la géographie, notamment pour parler des montagnes (voir Blache J., 1933), a emprunté aux sciences naturelles le concept d'adaptation lié aux théories de l'évolution. Dans cette double tendance adaptation/affranchissement, elle souligne la nécessité de s'adapter qui serait en quelque sorte le fil directeur de notre évolution. L'étymologie latine de ce terme, "*adaptare*, ajuster à", indique l'action "d'appliquer avec ajustement", de "réunir", de "joindre", de "rattacher", mais aussi au sens abstrait "d'approprier... à..." ou de "mettre en harmonie avec...". "Savoir s'adapter" exprime l'idée d'"être souple", "être capable d'évolution" (Le Petit Robert).

L'adaptation à l'environnement est donc une transformation (une évolution) de la société pour se réunir, se joindre, se rattacher à un lieu, idée qui fait référence aussi bien à une relation physique, matérielle que sacrée, transcendante, deux composantes essentielles de la relation de l'homme au lieu. La société s'adapte à son environnement en fonction des caractéristiques de ce dernier mais aussi en fonction du sens qu'elle lui donne, de la valeur qu'elle lui accorde. Elle est partagée entre l'idée d'un monde "nourricier" qui apportera tout si l'on sait s'adapter et celle d'un monde qu'il faut mettre en valeur. La mise en valeur consiste peut-être alors à transformer le milieu pour s'en affranchir.

La gestion des milieux par la société se traduit donc par une transformation perpétuelle non seulement de ces milieux afin de s'affranchir des éléments estimés contraignants de ceux-ci, mais aussi une transformation de la société. Cette volonté de s'adapter existe-t-elle réellement et si oui n'est-elle pas contradictoire avec celle de s'affranchir des conditions de son environnement ? Existe-t-il une volonté de se rattacher à l'environnement et de se l'approprier ou bien les techniques, les modèles de développement qui visent à s'affranchir ont-ils gommé les spécificités locales, ces aspérités qui demandent de s'adapter, qui permettent de se rattacher ? Autrement dit, les modes de mise en valeur dans les Nilgiri sont-ils liés à la spécificité des conditions environnementales d'une région montagneuse ou bien en sont-ils totalement affranchis ? Quel est le rôle de l'espace géographique dans la structuration du processus de mise en valeur ?

En milieu montagnard, la verticalité et la diversité spatiale (ou compartimentation) sont deux caractéristiques tellement accentuées qu'elles deviennent des spécificités de ce type de milieu. Pour contribuer à répondre à cette vaste et complexe question des choix de mise en valeur, deux traits caractéristiques des relations de la société à l'aspérité locale ont été analysés à travers une étude de la prise en compte dans les pratiques de gestion des milieux de la verticalité et la diversité spatiale. Dans le chapitre 5, l'étude des pratiques de gestion de la pente cherche à savoir si l'utilisation actuelle des terres tient compte de la verticalité. La mise en valeur est-elle affranchie de la pente et si non, comment est-elle adaptée à la pente ? Puis l'essai de régionalisation des dynamiques environnementales et sociales, dans le chapitre 7, cherche à confronter les types de mise en valeur avec la diversité spatiale des conditions environnementales. Quels sont les relations entre les types actuels de mise en valeur et les conditions environnementales ?

### **B - Présence par une histoire singulière : du *kurinci* originel au *kurinci* prometteur**

Le haut pays des monts Nilgiri situé à une certaine distance de la plaine influence toujours par sa présence ce qui se passe en plaine. Autrefois, la montagne était le lieu originel, lieu "sauvage" ; elle est actuellement un château d'eau que la plaine souhaite pouvoir contrôler (programmes de gestion de l'eau et des sols pour préserver une ressource indispensable pour l'agriculture de la plaine) pour assurer son avenir.

Séminaire Jeunes Chercheurs  
« REGARDS PLURIDISCIPLINAIRES SUR L'ASIE DU SUD »

Dans les poèmes badaga, la région des Kundha fait référence à la " **division magique** " et au " lieu des tueurs " en raison de la forte présence de la sorcellerie Kurumba (Hockings P. & Pilot-Raichoor C., 1992, p. 184). Une part du mystère de cette région tient aussi au fait que cette montagne aux pentes fortes (*kunde* (Bad.), montagne plissée) est aussi le lieu des morts pour les Toda, les Kota et les Badaga. Les Kundha qui sont de nos jours encore le secteur le moins peuplé du haut pays gardent ainsi un certain mystère. Cette fascination liée en partie à la beauté des paysages peut également s'expliquer par la crainte des animaux sauvages (panthères, tigres, chiens sauvages, buffles sauvages et parfois éléphants sauvages), des feux d'incendie qui parcourent les savanes à la saison sèche, des escarpements très abrupts, mais aussi par la faiblesse de la présence humaine. L'homme ne s'est jamais vraiment installé dans cette région à l'extrême ouest où les conditions climatiques très rudes ne permettent aucune mise en culture économique. Au sommet du horst des monts Nilgiri, la région des Kundha exerce la même fascination que celle du sommet d'une montagne de forme conique. Ce lieu le plus haut, le plus respecté d'une montagne, généralement entouré de zones plus ou moins humanisées selon une organisation en auréole est, dans les monts Nilgiri, décentré vers l'ouest en raison de la combinaison de la forme relativement tabulaire du horst et de l'influence de la mousson. La " magie " de ce lieu pour les personnes appartenant aux communautés autochtones est transmise par des poèmes et des chants qui racontent diverses histoires sur les dieux et esprits qui peuplent les Kundha et décrivent le chemin suivi par les morts à travers cette montagne.

Les immigrants récents ont été plutôt attirés par les régions où des terres étaient encore disponibles pour cultiver et construire des maisons ; ils connaissent peu les Kundha. Par rapport à leur région d'origine où la saison sèche est longue et les terres disponibles sont rares, les monts Nilgiri sont une montagne " prometteuse ". Les familles qui viennent s'y installer espèrent améliorer leur condition de vie ; et jusqu'à encore récemment cette montagne exerce une forte attraction comme le font les villes. Les monts Nilgiri sont une montagne magique en raison de son caractère surnaturel reconnu par les communautés autochtones, et de son prestige aux yeux des communautés récemment installées. Ce prestige n'est pas uniquement lié au développement amorcé à l'époque coloniale.

Avant d'être prometteuse, la montagne avait un statut particulier dans le sud de l'Inde, celui du lieu originel peu humanisé. Aux monts Nilgiri est souvent associé le nom de *kurinci* pour deux raisons. Tout d'abord *Kurinci/kurinja* est le nom donné aux plantes de la famille des strobilanthes dont de nombreux genres poussent dans les Nilgiri. *Strobilanthes kunthianus* qui ne fleurit que tous les douze ans est une plante à **fleur bleue, emblème des Nilgiri**. De plus, comme le signale Robert Dulau, *kurinci*, dans la littérature Sankam, **fait référence au premier paysage**, celui de la montagne (DULAU R., 1999, p.35). Selon les travaux de l'historien P.T. Srinivasa Iyengar (1995), les textes classiques tamouls présentent le *Kurinja* comme étant la première région habitée dans le sud de l'Inde. Les habitants de celle-ci appelés les *kuravars*, y auraient trouvé des caves pour s'abriter des ardeurs du soleil, des abondantes pluies mais aussi des nombreux animaux des forêts de la plaine : les tigres, les éléphants, les buffles sauvages. Ils vivaient de fruits, de diverses noix et tubercules, de quelques céréales cultivées comme du riz sauvage, du " riz-bambou " et du panic (*samai*), mais aussi de viande de gibier.

La montagne est apparemment, le paysage " originel " dans la culture tamoule et c'est dans la plaine qu'est née une civilisation complexe qui a produit, entre autres, une très ancienne littérature, une agriculture performante basée sur un système d'irrigation sophistiqué, et un certain art de vivre qui s'est diffusé dans le monde. Pour ceux d'en bas, les monts Nilgiri où

vivaient des communautés d'éleveurs, et de chasseurs-cueilleurs, étaient alors une montagne isolée, difficile d'accès et peut-être redoutée en tout cas en marge de la vie économique. Ensuite pour les Badaga qui ont dû quitter leur région natale, les monts Nilgiri sont une " montagne refuge " qui leur semble peut être un peu hostile. Et finalement, pour les Britanniques, les monts Nilgiri deviennent la " montagne attrayante " qu'elle est aujourd'hui. Avec leur arrivée et le développement des moyens de communication, l'isolement de la montagne se réduit encore. Le climat de cette région convient mieux aux Britanniques, la montagne est alors pour eux un lieu de repos. Pour les habitants des plaines, cette région qui était peu attrayante auparavant, fournit alors de nombreux emplois dans les plantations de caféiers et de théiers créées par les Britanniques mais également des terres à cultiver en raison de la faible densité de population. Lors des cinquante dernières années de l'Inde indépendante, le tourisme se développe pour répondre aux besoins de la bourgeoisie des grandes villes indiennes et quelques entreprises s'installent dans les Nilgiri (*Hindustan Photo Film, Needle Factory, Cordite Factory*).

La place de la montagne dans la société (autrement dit, la valeur que l'on accorde à ce lieu) a non seulement évolué en raison du processus de mise en valeur présenté dans ce travail, mais peut-être aussi sous l'influence d'un autre processus décrit par A. Berque. Pour cet auteur le renversement de la conception de la " nature " serait en cours. *" Elle [la nature ] n'est plus l'autre du monde ; elle en est l'aménité la plus haute... Dans ce processus pluriséculaire, certains événements ont compté plus que d'autres. Le plus décisif, et de loin, aura été la découverte du paysage, en Chine, au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. C'est là en effet que la montagne boisée, motif par excellence de la sauvagerie, a été transmutée du négatif au positif. Nous vivons encore aujourd'hui, et de plus en plus, dans la médiance qui s'est alors mise en place "* (Berque A., 2000, p. 159). La montagne n'est plus l'espace sauvage redouté ; elle a été très fortement " humanisée " par une mise en valeur physique (accentuation de la présence humaine notamment par la mise en valeur agricole) et une mise en valeur idéelle (la nature jadis redoutable est devenue régénératrice) qui s'expriment toutes les deux depuis la rencontre de l'Homme avec la montagne.

C'est dans ce contexte particulier que les gestionnaires et les hommes politiques prennent alors conscience (ils se font les porte-parole de l'ensemble de la communauté concernée), suite aux travaux des scientifiques, que l'équilibre écologique de cette montagne, essentielle dans le cycle de l'eau, est perturbé en raison du rapide développement des activités humaines. De nos jours, certaines personnes s'inquiètent de l'extinction du " *kurinci* originel " et prédisent une disparition du " *kurinci* prometteur ". Ce discours peut-être un peu alarmiste a cependant l'avantage de susciter une réflexion sur l'avenir de cette montagne et sur les choix de mise en valeur envisageables. Dans l'état actuel de l'organisation de la société indienne cette réflexion ne peut pas se faire sans la participation de l'administration. Quelle place les gens de la montagne laisseront-ils à ceux de la plaine pour gérer leur espace montagnard ? Seront-ils sensibles aux demandes de la plaine qui s'expriment à travers les programmes gouvernementaux de gestion de l'eau et des sols ?

## **II - Lien entre montagne et plaine : une discussion inévitable**

La question des relations entre ces deux espaces (plaine et montagne) semble posée dans les Nilgiri où vivent ensemble depuis quelques générations des gens de la plaine avec ceux de la montagne. Au-delà de cette question, s'exprime également celle des relations entre les hommes.

### **A - Administration, participation, concertation**

L'administration joue ici un rôle primordial. Après une période où elle était surtout chargée de mettre en application des mesures de conservation de l'eau et du sol, il semble qu'elle opte aujourd'hui pour un retour vers la plaine de la question de la conservation des ressources (le programme R.V.P. n'est plus appliqué dans cette montagne depuis 2000). Mais le souci de la gestion de l'eau et des sols persiste dans le projet de création de " bassins versants élémentaires " (*micro-watershed project*) mis en place officiellement en 1999 dans les Nilgiri. Les comités de gestion de " bassins versants élémentaires " seront-ils un lieu d'application d'une gestion participative ou bien d'une gestion concertée ? L'enjeu est la redéfinition des relations entre l'administration et les habitants du haut pays des monts Nilgiri.

Dans les Nilgiri, les préoccupations des agriculteurs, les plus souvent dites lors des entretiens, sont leur dépendance vis à vis de ceux qui achètent leur production (légumes, feuilles de théier), et l'augmentation de la quantité d'intrants nécessaires. En revanche pour le gouvernement, l'un des principaux problèmes du développement de cette région est l'érosion des sols et la dégradation des forêts. Or comme le souligne, Y. Chalas " *il y a concertation parce que les problèmes ne sont pas cernés ou définitivement cernés avant ou à l'extérieur du cadre de la concertation par quelque commanditaire que ce soit... [et] ...à condition que ne puisse se produire à l'intérieur du cadre déterminé par la concertation une division entre ceux qui posent les problèmes et ceux qui ont les solutions* " (Chalas Y., 2000). Le programme d'amélioration de la qualité du thé donne un bon exemple des méthodes actuelles des agents de l'Etat. Une étude d'évaluation des pratiques agricoles a été conduite en 2000 à partir d'enquêtes auprès des agriculteurs. Les propositions pour améliorer les pratiques agricoles sont ensuite formulées par les agents du gouvernement uniquement à partir de l'enquête sans aucune concertation avec les agriculteurs. La réflexion se construisant sans les agriculteurs comment espérer que les techniques proposées par l'administration et les scientifiques deviennent des pratiques mises en œuvre. Les techniciens déploreront forcément des transformations de leurs propositions et les interpréteront comme des dégradations, des " ruses " ou des " détournements ". Selon eux, les agriculteurs ne savent pas cultiver la terre ; " ils sont ignorants des pratiques les plus performantes " (Darré J.P., 1996, p. 56). Or " *les problèmes ne sont pas engendrés par les situations, mais par la façon dont quelqu'un les vit, c'est-à-dire selon sa position, ses activités, son point de vue, et la culture de son milieu social ; personne, aucun expert, ne devrait se sentir autorisé à dire à un agriculteur : Votre problème, c'est cela...* ". Cela revient à éliminer " les besoins des gens " -dont n'importe qui peut se sentir le droit de définir la nature- au profit de leurs problèmes (idem, p. 173).

L'idéal serait qu'une gestion concertée se mette en place mais en attendant l'administration envisage une gestion participative en créant des comités de gestion (programme *Joint Forest Management*, projet des bassins versants élémentaires) afin peut-être " *d'assurer au mieux la satisfaction des générations présentes sans hypothéquer la satisfaction des générations futures* " mais surtout de permettre un partage des ressources en eau, en terre cultivable, en bois du Tamil Nadu.

### **B - Prise de décision locale**

Afin de discuter des termes de ce partage, un chercheur du *Center for Ecological Sciences (Indian Institute of Sciences à Bangalore)*, M. Gadgil, propose de classer la population d'une région en fonction de son type d'interaction avec son environnement local. Cet auteur distingue les " gens de l'écosystème " (*ecosystem people*) qui regroupent essentiellement la

**Séminaire Jeunes Chercheurs**  
**« REGARDS PLURIDISCIPLINAIRES SUR L'ASIE DU SUD »**

population la plus démunie dont les conditions de vie dépendent fortement de leur environnement naturel ; les " réfugiés écologiques " (*ecological refugees*) qui sont des personnes qui ont dû se déplacer en raison de changements majeurs dans l'environnement de leur région natale (construction de barrages, assèchement des sources, destruction de la forêt) ; et les " gens de la biosphère " (*biosphere people*) qui sont les réels bénéficiaires du développement économique actuel (Gadgil, 1995, pp. 3-4). Dans les Nilgiri, M. Gadgil considère que les populations tribales sont des " gens de l'écosystème ", que les immigrants venus chercher du travail dans les plantations en raison des conditions climatiques difficiles en plaine sont des " réfugiés écologiques ", et que les Européens, les Badaga et les agriculteurs qui sont venus s'installer sur des terres autour d'Ooty à l'époque coloniale sont des " gens de la biosphère " (Prabhakar R., Gadgil M., 1995). Cet auteur propose cette façon de classer la population d'une région dans le but de mettre en évidence la nécessité de redonner un pouvoir de décision à l'ensemble de la population locale car il estime que " *Les institutions actuelles favorisent la croissance économique et la commercialisation d'une plus grande variété de ressources naturelles, et ainsi ne font qu'attirer davantage d'immigrants et qu'augmenter la pression sur l'environnement*" (idem). Selon lui, la diversité biologique pourra être mise en valeur et être plus importante si les ressources naturelles sont gérées par des institutions locales.

Comment alors déterminer ce qui est local ? Est-ce le haut pays des Nilgiri, le massif, le district, l'Etat du Tamil Nadu, l'Inde, l'Asie ? Il est même présomptueux d'affirmer que les habitants des Nilgiri ont tous la même définition de ce qu'est leur environnement local. Cette difficulté peut être illustrée par une discussion qui s'est déroulée en 1996 entre deux membres d'une association de protection de l'environnement dans les Nilgiri (NWLEA) dont le premier est un médecin originaire de la plaine du Tamil Nadu et le second est un botaniste badaga dont la famille possède moins de 10 acres de terre. La première personne n'était pas d'accord avec une position du vice-président de l'époque qui était un Britannique installé depuis de nombreuses années en Inde, et essayait d'expliquer à la seconde personne son point de vue. Elle a fini par demander à la seconde pourquoi il était d'accord avec un Britannique, et s'il pensait qu'un Britannique pouvait faire quelque chose de bien pour préserver l'environnement de cette région. La seconde personne lui a répondu en lui demandant s'il pensait qu'une personne originaire de la plaine pouvait faire quelque chose de bien pour préserver l'environnement de cette montagne. Cette dernière question a clos la discussion en reconnaissant que tous les deux avaient leur place au sein de cette association et que tout avis était bon à considérer, y compris celui d'un Britannique.

La nécessité de créer des institutions locales permettra certainement de favoriser le dialogue entre les personnes mais un travail de concertation considérable semble indispensable pour intégrer les besoins de développement avec les objectifs de conservation (et surtout pour permettre à chacun d'être écouté). Car les besoins de développement ne sont pas exactement les mêmes en plaine et en montagne, et les objectifs de conservation non plus. Il est certain qu'un travail de concertation fera naître de nombreuses questions qui ont été négligées auparavant en partie en raison de la nécessité d'agir.

Les gens de la montagne ne manqueront pas de se demander si les choix actuels de mise en valeur répondent à leurs besoins ou bien à ceux de la plaine. Une hiérarchie des besoins se mettra alors probablement en place selon des critères qui restent à définir : notamment la pertinence de la mise en réserve d'une portion de l'espace, de la confiscation de certaines ressources, et de la mise en œuvre de techniques de conservation coûteuses sera réévaluée. La définition des problèmes et objectifs de mise en valeur, et la prise de décision appartiendront-

**Séminaire Jeunes Chercheurs**  
**« REGARDS PLURIDISCIPLINAIRES SUR L'ASIE DU SUD »**

elles uniquement aux habitants de la montagne ? Si la réponse est négative, comment intégrer alors les besoins de la plaine ?

La question de l'augmentation de la présence humaine sera, elle aussi, certainement soulevée. Au sein de la communauté Badaga, se répand déjà la rumeur selon laquelle le parti politique D.M.K., soutenu par les plus basses castes, encourage l'émigration des populations les plus démunies du Tamil Nadu vers les Nilgiri afin de réduire, dans cette région, l'influence du parti du Congrès auquel la plupart des leaders badaga adhèrent. A ce discours politique est associé de manière ambiguë, toute la crainte de l'installation de personnes étrangères et de la dégradation des ressources (question abordée dans le chapitre 5 à propos des relations communautaires). Il est probable qu'afin de répondre à ces quelques questions mais aussi aux nombreuses autres qui ne manqueront pas d'émerger, l'administration devra envisager une gestion concertée en veillant à ce que les discours ne soient pas uniquement influencés par les peurs.

De façon peut être un peu utopique, il me semble que la persistance d'une culture autochtone et la reconnaissance des spécificités de cette région qui servent notamment d'image (utilisée par l'office du tourisme des Nilgiri, le cinéma indien mais aussi le *Tea Board* pour promouvoir le thé) pour faire connaître ce lieu, mais aussi la forte présence de l'autre (les habitants des Nilgiri qui sont originaires des plaines) sont une manière d'inventer la modernité, d'inviter la concertation pour dessiner un projet commun de mise en valeur de la région où l'on vit sans se dissocier du monde qui nous entoure.

**Quelques références bibliographiques :**

DARRE, J.P., 1996, *L'invention des pratiques dans l'agriculture - Vulgarisation et production locale de connaissance*, Paris, Editions Karthala, 194 p

GADGIL, M., RAMACHANDRA GUHA, 1995, *Ecology and Equity - the use and abuse of nature in contemporary India*, New Delhi : Penguin Books India, 213 p.

HOCKINGS, P., PILOT-RAICHOOR, C., 1992, *A Badaga - English Dictionary*, Berlin, New-York, Mouton de Gruyter, 865 p.

HOCKINGS, P., 1996, *Bibliographie des Nilgiri (Inde du Sud)-Bibliographie générale sur les monts Nilgiri de l'Inde du Sud 1603-1996*, Talence, DYMSET, CRET, 326 p. (Espaces tropicaux N° 14, 1996)

PRABHAKAR, R., M. GADGIL, 1995, Maps as markers of ecological change : a case study of the Nilgiri hills of Southern India, In : *Arnold, D., Ramachandra Guha, 1995, Nature, culture, imperialism - Essays on the environmental history of South India*, Delhi : Oxford University Press,